

Michel Serres : Au carrefour des savoirs

Interview

Par Mario Pelletier

(Le Devoir, 20 mars 1982)

Michel Serres est peut-être le plus grand philosophe de ce temps. Pour sûr, le plus décapant. En quinze ans, il a produit une quinzaine de livres, sous le signe d'Hermès, au carrefour de tous les chemins du savoir. Un gai savoir. Car, tout en traduisant une immense culture, qui va des mathématiques à la littérature et aux beaux-arts, en passant par Tintin et Jules Vernes (1), sa philosophie n'a rien de compliqué. C'est la vie même. Elle accueille la multiplicité comme telle, sans la réduire ni la dessécher sous le pouvoir d'une quelconque unité abstraite. Pas étonnant qu'à Paris, depuis quelques années, Michel, Serres enseigne, pour ainsi dire, à guichets fermés. Dans un monde perdu sous l'avalanche accélérée des signes, on se rue aux cours de ce nouveau Socrate qui sait déchiffrer le multiple avec l'ivresse d'un poète. Et, pour notre bonheur, il écrit comme tel. Il est venu à l'Université de Montréal, pour un mois et demi, y parler de Remus et Romulus, les fondateurs de Rome, la naissance du pouvoir, soit la matière de son prochain livre, qui fera entrer son oeuvre dans la zone éminemment inflammable du politique.

Dans un restaurant, le temps d'un repas qui côtoyait le banquet philosophique, j'ai, pour couvrir le bruit de fond, évoqué la fécondité de sa pensée, les prolongements infinis qu'elle appelle. Michel Serres, l'oeil vif derrière la flamme des cheveux blancs, admet ne pas être de ces philosophes commentateurs de textes, d'histoire, de sciences, chez qui on ne trouve pas « cette espèce d'ouverture qui fait que la philosophie dit tout à la fois ».

- Comment peut-on définir votre philosophie pour le profane ? Une anti-philosophie ? Vous avez fait sauter bien des catégories.

- « Non, ce n'est pas « anti » du tout. Il n'y a pas chez moi l'idée que le combat est intéressant. Se poser contre, c'est imiter d'une certaine façon. Quand un adolescent s'oppose à son père, c'est sa première façon de l'imiter. Vous le verrez, vingt ans après, il ressemblera terriblement à son père. »

- C'est d'ailleurs un peu la raison pour laquelle vous hésitez à vous engager sur le terrain du politique, non ?

- « Exactement. J'ai peur de l'engagement politique, parce que j'ai beaucoup vu de gens y perdre leur philosophie... Actuellement, c'est un peu mon problème, je l'avoue. Car il se trouve qu'en France je connaissais très bien certains milieux qui maintenant sont proches du pouvoir. Je suis ami de longue date, par exemple, avec Régis Debray, Badinter... Je vais vous expliquer. Voilà une portion de tarte. (La serveuse du restaurant venait de lui apporter justement une alléchante portion de tarte aux pommes.) Si on se bat pour l'avoir, on va se donner des coups et on va finir par oublier la tarte. Dès que vous vous battez pour quelque chose, ce quelque chose-là disparaît... Quand on me dit, ce type combat pour la vérité, j'attends de voir comment il combat et au bout d'un moment, je m'aperçois qu'il s'en fout complètement de la vérité. Il combat pour combattre. Cette simple réflexion m'a donné beaucoup de difficultés dans ma vie. Un tel se fait le champion de telle idée; vous vous apercevez au bout de dix ans qu'il n'est champion de rien du tout. Cette idée-là, il s'en fout. L'essentiel pour lui, c'est d'être le champion. Entre le combat et ce pourquoi on se bat, il y a quelquefois des différences colossales. »

- C'est le pouvoir, à ce moment-là, qui fait problème.

- « Oui, et pour le traiter, il faut se lever de bonne heure. C'est très difficile, J'ai commencé ici, à l'Université de Montréal, un cours sur le pouvoir politique à Rome, dans l'Antiquité. Il y a 20 ans, je n'aurais pas eu l'idée

que j'écrirais un jour là-dessus. Parce que je viens quand même de la philosophie des sciences. Maintenant, les problèmes d'ordre sociologique, économique, bref de relations humaines, commencent à m'intéresser. Voilà, l'idée de ma philosophie, s'il en est une, c'est que ce n'est pas une philosophie de combat. Vous n'y rencontrerez pas trace de combat. Il y a des passages, des réconciliations, mais il n'y a pas de bataille. »

Et la lutte pour la vie ?

- « Il n'y a pas de lutte pour la vie. On ne lutte pas pour la vie. La preuve, c'est quand on lutte on donne la mort. C'est le contraire de la vie. Voilà. L'idée de lutte pour la vie, je ne comprends pas très bien ce que ça veut dire. Sinon, c'est une contradiction énorme, qui consiste à dire que pour vivre il faut mourir. Je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire ?

- Est-ce que vous êtes athée ?

- « Je ne sais pas. Je n'ai jamais su répondre à cette question... Je sais seulement qu'on ne pense pas aux sciences humaines sans avoir réfléchi très longuement à ce que peut être le religieux, l'histoire des religions. Alors, je me suis plongé dans l'histoire des religions, longuement. J'ai beaucoup étudié Dumézil, Mircea Eliade, René Girard. Le problème du religieux m'intéresse beaucoup. Il est d'ailleurs actuellement l'objet d'études de plus en plus profondes. Je vous parlais tout à l'heure de Régis Debray. Il a publié dernièrement chez Gallimard un livre qui s'appelle *Critique de la raison politique*, On y voit avec stupéfaction que l'homme qui était parti du marxisme avec Althusser dit maintenant sans broncher que le religieux est le fondement du politique. »

- Votre prochain livre sera centré sur le politique ?

- « Sur le cœur de l'histoire, sur la question de Rome, la Rome antique. Je suis venu à Montréal pour finir mon livre. Pour être calme, Je suis dans mon hôtel, tout tranquille. Et je suis en train de finir mon livre. C'est l'endroit que je trouve le plus propice pour finir mes livres, à Montréal, à cause de la neige. Qui rend tout silencieux. Et c'est blanc (Voir la signification du blanc comme source de tous les possibles dans *Genèses*). C'est à la fois le blanc de l'écriture, la page blanche et le silence. Un silence ouaté. J'ai déjà fini deux livres ici. Notamment le *Lucrèce*. (2) »

- Vous avez dédié le « Passage du nord-ouest » (3) « aux amis du Québec ». Y a-t-il une raison particulière ?

- « Je vais vous dire pourquoi j'ai aimé le Québec au début... Quand j'y suis arrivé pour la première fois, j'ai rencontré des étudiants et des collègues, qui avaient des complexes à cause de leur accent. Je leur ai dit : Moi, je suis du Midi de la France, et j'ai toujours eu des complexes à cause de mon accent. Et la preuve : quand je suis arrivé à Paris et que j'ai passé des examens, tout le monde s'est moqué de moi. Il y a vingt ou trente ans, quand vous aviez l'accent du Midi, on se moquait de vous à Paris. J'ai dit aux Québécois : ce ne sont pas les Français qui se moquent de votre accent, mais les Parisiens. Quand j'ai passé l'agrégation en 1952, les gens ont critiqué mon accent au point de me faire reculer dans la liste d'agrégation. Et maintenant, c'est la mode inverse. On adore les accents. Si on peut faire passer sur les ondes un Québécois ou un Gascon, on est ravi. Ça fait de la différence dans l'uniformité... Pour ce qui est de la dédicace, quand j'ai écrit le *Passage du nord-ouest*, je ne pouvais le dédicacer à d'autres qu'à ceux qui sont le plus près de ce passage. Le Québec est un des pays qui ont le plus bougé dans le monde depuis quelques décennies. Changement de mœurs, de mentalités, remise en cause de la religion, des liens politiques, etc. Un pays aussi où une couche de population tout à fait nouvelle a commencé à prendre conscience d'elle-même. C'est assez rare dans l'histoire pour valoir le déplacement. »

- Cette nouvelle couche de population, comme vous dites, donne parfois l'impression de s'être engouffrée trop vite dans le pouvoir, comme les impasses actuelles du Parti québécois semblent le montrer. Dans

« Genèses, » vous parlez des politiques comme des putains qui sont au carrefour. Mais on ne sait, en vous lisant quel sens vous donnez à ce terme : positif ou négatif ?

- « Je dis peu après : « Moi je suis la putain des pensées qui m'accostent. Je les attends soir et matin, sous la statue d'Hermès. » Par conséquent, vous ne trouverez jamais dans aucun de mes livres que c'est bien ou mal. Je vous l'ai dit, il n'y a pas de combat. Oui, évidemment, l'homme politique c'est une putain, et après ? Il faut des hommes d'État, on n'y peut rien. Et moi, qu'est-ce que vous pensez que je suis ? Et vous, les journalistes ? C'est ça, vivre ! »

- Le geste du ministre Charron, comment faut-il le voir, d'après vous ? Que révèle-t-il ?

- « Et s'il ne révélait rien... Notre civilisation est malade de l'idée de maladie. On considère que Charron a fait quelque chose d'anormal, donc il est malade ; c'est un symptôme. Mais tout n'est pas symptôme, que je sache. Et s'il avait voulu chahuter, le pauvre Charron, c'est sa liberté. Autrement, ça suppose que la liberté n'est jamais libre. »

- Si on veut se libérer, c'est qu'on se sent contraint, c'est qu'on veut manifester sa liberté, non ?

- « La liberté vient de la surabondance de vie, et non de la sous-vie. Vous dites que la liberté ne se conquiert que contre les contraintes. Quel analphabète marxiste vous a dit ça ? Mais la liberté vient du flot de la vie. Celui qui aime la vie vit libre, il ne fait pas sauter les contraintes. La liberté n'est pas toujours contre quelque chose. La liberté est quelquefois l'explosion de la vie. Ce sont les systèmes réducteurs qui font croire que la liberté consiste à faire sauter les barreaux, mais il n'y a pas de barreaux du tout parfois. »

- Vous avez une philosophie éminemment vitale.

- « Positive, pas négative du tout. L'idée que la liberté s'acquiert contre une contrainte, vous savez, c'est une seconde contrainte. Par exemple, si le Québec continue à dire qu'il se libère contre, il ne se libérera pas. L'essentiel, c'est d'être le Québec, point. Vous savez, moi, j'ai appris durement cette leçon quand j'étais jeune, il fallait être freudien, marxiste, etc. Et chaque fois que je portais un manuscrit à mon éditeur, je lui disais : ni langage, ni cul, ni Marx. Et l'éditeur disait : pauvre Michel Serres ! Il savait bien que je ne vendrais pas beaucoup d'exemplaires.

- C'est pourquoi vous ne comptez pas aujourd'hui parmi ceux qu'on appelle les « intellocrates », ceux qui contrôlent les avenues du savoir.

- « Moi, je les appelle les « pompistes ». Comme ceux qui distribuent toutes sortes d'essence le long des autoroutes. Il y en a qui distribuent Marx, qui distribuent Freud, etc. Mais la liberté, ce n'est pas d'être contre les pompistes. »

- Comment en êtes-vous arrivé là ? Vous avez commencé par être marin, n'est-ce pas ?

- « J'ai été, à un certain moment, à l'École navale, qui prépare les officiers de marine. C'était à l'époque de la guerre froide. Et tout à coup, je me suis aperçu que mon métier consistait à faire la guerre. C'était vers 1949-50. Le choc a été brutal. L'idée de servir toute ma vie des canons et des cuirassés, la bombe atomique, m'a rempli soudain d'horreur. Ce fut pour moi une révolution personnelle considérable. Toute ma philosophie de la violence vient de là. J'ai changé complètement de voie. Et je suis resté philosophe d'avoir réfléchi à ça. D'avoir, à un certain moment de ma vie, été confronté à un choix qui supposait une philosophie. »

- Vous avez commencé à aborder la philosophie par les mathématiques et les sciences pures.

- « Oui, c'était ma formation initiale. J'ai d'abord été mathématicien.

- *Comment en êtes-vous arrivé à la littérature ?*

- « Par souci du concret. Il y a chez les philosophes une armature de langue, qu'on appelle la langue de bois. Au fur et à mesure que je vieillis, elle ne paraît très grossière. Comme un filet à grosses mailles, qui laissent passer beaucoup trop de poissons. Très souvent, dans les oeuvres littéraires, vous avez des mailles plus petites. Un filet plus fin, plus riche en concret, plus charnu, plus nombreux. C'est ce qui m'a amené à la littérature. Par souci du concret, car c'est un filet plus fin qui attrape le concret avec plus de chance ... »

- *... et moins de précision, non ?*

- « Pas du tout. Je crois qu'un bon romancier, un bon auteur dramatique, en dit quelquefois plus sur la psychologie, la sociologie, etc. que mille et une langues de bois. J'ai renversé ma perspective, à cet égard. Corneille en dit autant que Machiavel. »

- *Pourtant, les littéraires aujourd'hui nourrissent un complexe face à la science.*

- « On nous a fait croire que la science était la propriétaire exclusive de la raison. Eh bien, voilà, il faut dire à vos lecteurs que ce n'est pas vrai.

- *C'est la grande nouvelle.*

- « C'est peut-être la grande nouvelle. La science n'est pas la propriétaire exclusive d'un terrain qui s'appellerait la raison. Il y a des bouts de raison qui lui échappent. Et les meilleurs d'entre les savants le savent. De toute façon, la science vit en ce moment une période de grande crise. On s'est aperçu aussi que ce qu'elle avait promis, elle ne le tient pas complètement. Pas la science même, mais toutes les philosophies qui l'accompagnaient : l'utopie qui promettait le bonheur des hommes, la réconciliation universelle, le progrès indéfini, la suppression des maladies. Mais ce n'est pas parce que je dis que la science est en crise que je ne suis pas pour la science. Au contraire, je suis complètement pour. Mais il faut savoir qu'on paie le prix de toutes choses. Quand un progrès s'accomplit, on le paie par une dépense quelconque. »

- *Voyez-vous dans la révolution informatique une possibilité de renouvellement de la culture ?*

- « Ce sera moins un renouvellement qu'une accélération. Pour une thèse, on prenait parfois jusqu'à quatre ans pour établir la bibliographie ; maintenant, on y mettra une matinée. Il y aura une restructuration des métiers, c'est sûr. Mais, à mon avis, ce ne sera pas un renouvellement du contenu culturel. Les contenus culturels se réorganisent autour d'autres schémas. La révolution industrielle, par exemple, a été d'une importance colossale. Elle a bouleversé les moeurs, la culture, etc. La révolution informatique sera peut-être moins importante, quand même. Les nouveaux modèles intellectuels sont déjà là, comme si la visée culturelle avait précédé la révolution technologique de l'informatique. À cet égard, mes livres sont post-informatique, ils tiennent déjà compte des acquis de la théorie de l'information, du problème de la communication, du parasitage, etc. Toutes ces questions sont déjà des problèmes informatiques. Qu'est-ce que la communication ? Qu'est-ce que le parasite ? (4) Comment le parasite prend-il le pouvoir en s'intercalant sur un réseau ? Comment les réseaux fluctuent-ils à cause des parasitages ? Comment effectuer un passage dans un réseau très compliqué, comme je le dis dans le Nord-Ouest. Ce fut l'une de mes intuitions au départ de dire : la civilisation va passer par là, c'est là qu'il faut travailler. Mon premier livre s'est donc appelé *La communication*. (5)

- *Hermès, c'est donc un ordinateur ?*

- « Oui. Et c'est aussi le dieu des communications, le dieu des marchands, des voleurs, des codeurs... Mon idée, c'était de dire : mes copains Althusser et autres pensent que c'est la production le problème. Moi, je

m'en fous. La production, ce n'est pas un problème. C'est la communication qui en est un. C'est pourquoi durant vingt ans j'ai fait la sourde oreille, on habitait encore au XIX^e siècle. »

Nous avons encore parlé des pouvoirs qui bloquent la communication, la manipulent et la falsifient ; de l'ogre politique qui possède désormais l'arme absolue. Mais avec Michel Serres et ceux qui savent éviter les cabales intellectuelles, l'aurore d'un nouvel humanisme peut encore se lever pour éclairer la débandade furieuse des signes. Le fleuve du multiple est canotable.

NOTES

(1) *Jouvences. Sur Jules Vernes*. Éditions de Minuit, 1974.

(2) *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce. Fleuves et turbulences*. Éditions de Minuit, 1977.

(3) *Hermès V. Le Passage du Nord-Ouest*. Éditions de Minuit, 1980.

(4) *Le parasite*. Éditions Grasset, 1980.

(5) *Hermès I. La Communication*. Éditions de Minuit, 1969.